Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 78 (1990)

Heft: 4

Artikel: Agnès Contat : le corps, c'est quelqu'un

Autor: Contat, Agnès / Ricci Lempen, Silvia

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-279344

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Agnès Contat : le corps, c'est quelqu'un

Profession : thérapeuthe des souffrances indicibles.

Agnès Contat : « Je suis compagne, contenant, écho... »

« La douleur enseigne. Elle distingue. *Image de marque. Je souffre, donc je suis différent. Dépassée, sublimée, exprimée, la souffrance m'élève au-dessus de la masse des imbéciles heureux (...) Seulement nous voici, nous thérapeutes, nous les ayants-souffert-de-bon-ton, devant des analphabètes de la prise de conscience, des souffrants obstinés, butés dans un silence hostile, et qui poussent le mauvais goût jusqu'à souffrir en plein ventre.* Algies pelviennes. *Rebelles à tout traitement. Des femmes qui viennent placidement et agressivement exposer en silence leur vagin hurleur. Et qui ne comprennent rien à rien, qui simplement demandent qu'on reconnaisse cette douleur et qu'on en fasse quelque chose, n'importe quoi... »*

Agnès Contat est psychomotricienne : elle pratique une thérapie par le corps, utilisant des formes d'expression telles que le mouvement, le chant, les massages, des gestes de tendresse. Ces « techniques » visent à apaiser la souffrance en la touchant en ce lieu secret de l'être où psychique et physique s'articulent, en la faisant émerger sans les mots que ses patientes ne savent pas dire.

Les lignes ci-contre sont extraites d'un texte écrit par Agnès Contat au début des années quatre-vingts, lorsqu'elle collaborait à l'Unité de gynécologie psychosomatique et de sexologie du professeur Willy Pasini, à Genève. Aujourd'hui, cette Lausannoise d'origine exerce sa profession à Paris. Dans le cadre de ce qu'on appelle la PMI (protection maternelle et infantile), elle organise des séances mères-bébés dans un dispensaire, se rend à domicile, accompagne des mères célibataires et leurs enfants dans un foyer, forme des travailleurs de la petite enfance, dans un but de prévention.

Mais le fil rouge de son activité est resté le même : à travers le travail corporel, aider des femmes qui souffrent dans leur corps et dans leur tête et qui ne possèdent pas les instruments culturels pour symboliser leur souffrance, pour la sublimer à travers les aristocratiques délices de la conscience.

FS – **Comment devient-on psychomotricienne ?**

AC – Il existe une école à Genève qui était rattachée à l'époque à l'Institut des

sciences de l'éducation de l'université. Après l'avoir fréquentée, j'ai complété ma formation sur le terrain, en travaillant à Genève et à Lausanne avec des enfants qui avaient des difficultés d'apprentissage, qui étaient brouillés avec le temps et l'espace... avec eux-mêmes.

FS – **Qui étaient brouillés avec le temps et l'espace parce qu'ils étaient brouillés avec eux-mêmes, ou vice versa ?**

AC – C'est toute la question de la relation entre le corps et la tête. On parle beaucoup d'approche psychosomatique, on a beaucoup banalisé l'idée que les difficultés physiques étaient « dans la tête ». Mais ça peut aussi être l'inverse.

On peut faire une approche « somatopsychique », et constater, par exemple, que c'est parce qu'un enfant est maladroit, et que l'entourage le lui reproche, qu'il se dévalorise, qu'il se brouille avec lui-même.

FS – **Des enfants, vous êtes ensuite passée aux adultes...**

AC – Oui, d'abord à Paris, dans les années septante, dans l'Hôpital psychiatrique de Moisselles (Gennevilliers) où l'on s'efforçait, en se fondant sur les grands thèmes de Mai 68, de donner une reconnaissance à la folie, de repenser l'asile, et aussi de rendre au corps sa dignité.

Dans cet hôpital, il y avait un institut de beauté, un dancing, et dans les assemblées générales les malades discutaient de choses aussi importantes que, par exemple, la manière dont on les habillait, dont on les nourrissait, dont on leur parlait...

Après ces années remuantes à Moisselles, je suis entrée dans le service du professeur Pasini à Genève où j'ai entrepris une recherche sur la douleur, plus particulièrement sur ce qu'on appelle les algies pelviennes sévères, c'est-à-dire des douleurs du bas ventre qui interviennent lors des rapports sexuels, des règles ou de l'ovulation sans qu'on arrive à savoir pourquoi et qu'on en connaisse le remède: la honte des services de pointe...

FS – **Y a-t-il un profil type des femmes sujettes à ces douleurs ?**

AC – Une bonne partie des femmes qui consultaient étaient des immigrées, des femmes déchirées entre ce qu'elles étaient et ce qu'elles devaient devenir. Leurs maris arrivaient à s'intégrer, grâce au travail. Mais elles, elles étaient soumises à une double contrainte: s'adapter à leur nouvelle vie et en même temps rester ce qu'elles étaient pour leurs maris, la mère et la terre perdue...

En mettant leur souffrance dans leur ventre, elles se faisaient payer au prix fort leur refus de ce conflit. Il y en avait une qui me disait: « Vous, vous dégagez, je me sens bien, mais mon mari, il re-gage... »

FS – **Dans votre activité actuelle, à Paris, vous continuez à beaucoup travailler avec des immigrées, ou avec des Françaises défavorisées...**

AC – Oui, avec des femmes qui ne peuvent pas faire autrement que d'être à côté d'elles-mêmes. Qui ont trop de combats à mener en plus de la survie matérielle, qui souffrent de leur différence, de leur solitude, mais ne savent pas dire comment ni pourquoi.

FS – **Quel soulagement trouvent-elles dans les séances avec vous ?**

AC – Par exemple, de pouvoir pleurer. C'est important de pouvoir pleurer. C'est une manière de panser les blessures anciennes. On se retrouve un petit peu, on s'arrête sur soi et on se dit que soi-même, on vaut cette peine.

Des fois elles arrivent à dire: voilà, je sais ce que je n'ai pas eu. C'est une considération de soi de savoir de quoi on a manqué. On sort du mépris de soi-même.

« Les femmes africaines m'ont appris que le corps tout entier est un visage ». (Photo Zalmaï)

FS – **Et ça leur permet d'entamer une démarche plus profonde ?**

AC – Parfois, peut-être, mais vous savez, on ne peut pas inventer les langages qu'on n'a pas appris. Par exemple, le langage de la tendresse.

Je pense à une femme qui dans son enfance n'avait connu que les cris et les coups. Elle reproduisait ces comportements avec son fils. Quand je me suis occupée d'elle, je l'ai bercée, massée, enveloppée d'une couverture, bref je l'ai dorlotée. Je lui ai demandé de me dire ce que j'étais en train de lui faire, mais elle ne savait pas. C'était un territoire totalement inconnu. « Dorloter », ce n'était pas un mot de sa vie-vocabulaire.

En face d'une souffrance qui ne peut pas se dire et avec laquelle on ne sait pas quoi faire, il y a une limite au-delà de laquelle on ne peut pas aller dans la thérapie. Par exemple, en ce moment, je participe à une recherche concernant la mort subite inexpliquée des nouveaux-nés (MSIN).

Pour des mères qui ont perdu leur enfant aussi tragiquement, la souffrance est telle que tout ce que je peux faire, c'est faire un accompagnement de silences et de gestes, transmettre mon empathie. Je suis compagne, contenant, écho.

Mon travail concerne les mères, certes, et l'enfant qui viendra après, un jour, peut-être...

FS – **Vous travaillez sur le corps. Y a-t-il une correspondance schématique entre le corps et le psychisme, comment se passe l'interaction ?**

AC – Ce n'est pas facile à dire, c'est un peu de l'ordre du mystère, un mystère qu'il faut respecter en faisant confiance aux gens. Le corps n'est pas qu'une addition de tensions musculaires pour faire et défaire ceci ou cela, c'est aussi un lieu de désir. Le corps, ça s'apprend, ça se vit, c'est quelqu'un. Dans notre civilisation on ne sait pas lire les émotions sur le corps, seul le visage parle, et encore...

Ce que j'ai réappris de façon fulgurante, auprès des femmes africaines par exemple, c'est que le corps tout entier est un visage où passent tous les mouvements de l'âme, de l'esprit.

Propos recueillis par Silvia Ricci Lempen